



Médiathèque Valais St-Maurice

Mardi 8 mars

12.30-13.30

Sylviane Chatelain

Originaire de Tramelan, **Sylviane Chatelain** est née en 1950 à Saint-Imier. Elle entreprend des études à l'École des arts décoratifs de Genève, au gymnase du soir de Lausanne et à la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel, où elle obtient un certificat de latin.

Depuis longtemps, elle a trouvé refuge dans les livres. Après quelques années d'enseignement du latin et beaucoup d'errance, elle décide de « fuir » définitivement : *«Éventuellement être un écrivain, en apprenant toute seule, un métier qui permet de louvoyer. Travailler avec les mots me laisse devenir lucide, on traverse les murs, on ouvre, on voit clair, ce n'est pas toujours confortable.»*

En 1984, elle obtient le premier prix du concours littéraire organisé par l'atelier d'écriture du Soleil à Saignelégier avec un texte publié dans *La montagne aux vingt miroirs*. **En 1986**, elle publie son premier recueil de nouvelles, *Les Routes blanches*. Son parcours littéraire ne cesse dès lors plus de s'enrichir : *La Part d'ombre* (roman, 1988) (Prix Hermann-Ganz 1989 de la Société Suisse des Ecrivains, Prix 1989 de la Commission de littérature française du Canton de Berne) ; *De l'autre côté*, (recueil de nouvelles (1990) (Prix Schiller 1991) ; *Le Manuscrit* (roman, 1993) ; *L'Etrangère* (recueil de nouvelles, 2000), Un nouveau roman, *Le Livre d'Aimée* (roman, 2002) (Prix BPT 2003, Prix 2004 de la Commission de littérature de langue française du canton de Berne) ; *Une main sur votre épaule* (recueil de nouvelles, 2005) (Prix Lettres-Frontières 2006) ; *Dans un instant* (2010) (Sélectionné dans la course pour le Roman des Romands.)

En 2013, Sylviane Chatelain a été distinguée par le *Prix des Arts, des Lettres et des Sciences* du Conseil du Jura bernois (CJB).

La Boisselière (2014)

C'est une maison de retraite, qui a connu son heure de gloire. Le personnel : Robert, le responsable de l'établissement, Hugo, l'homme à tout faire, Hélène et Sarah. Les pensionnaires ne sont plus très nombreux. Il y a Hortense, le couple Bertin et Henriette, cette vieille dame à la mémoire intermittente, qui perçoit la réalité par bribes.

«La Boisselière, un nom qu'elle avait aimé dès qu'elle avait entendu son fils le prononcer parce qu'il évoquait, bien sûr, les forêts qui lui avaient tellement manqué dans le quartier sans arbres et sans jardins où elle avait dû vivre, avec. Au milieu, ce léger sifflement, le souffle du vent dans les branches, et la fin qui s'éteignait dans un soupir, s'attardait comme un murmure d'un lointain ruisseau. »

Un jour, le narrateur, fatigué et affamé, s'arrête à la Boisselière, aujourd'hui abandonnée : *« Ce qui m'a retenu ? L'eau de la fontaine, le bois de l'appentis, la*

cachette de la cave. Je ne voulais rester que quelques jours. Avant de découvrir le journal d'Hélène. Dans une de ces chambres qui avaient conservé les traces de leur propriétaire, draps, oreiller et couette sur le lit. Des vêtements dans l'armoire, en particulier des blouses de travail avec, épinglé sur l'une d'elles, le badge qui portait son nom et sa fonction d'aide-soignante. Un unique cahier sous une pile d'autres encore vierges, les pages couvertes d'une écriture menue et monotone, pas de dates, pas de paragraphes. Des murs de mots, compacts, décourageants. Et, glissée à l'intérieur, la photographie d'une femme d'une quarantaine d'années qui s'en allait, sac au dos, le bras droit levé, le visage de profil, souriant par-dessus son épaule à celui ou ceux qui la regardaient partir... » Il se met alors à raconter...

Une main sur votre épaule (2005)

Morceaux épars de vie, instants arrêtés sur quelques thèmes, l'art, la solitude, le secret des êtres, la mort qui donne au recueil le ton grave de la vie ! Plusieurs personnages : le pianiste, sa voisine, une écrivaine, un peintre poussent la porte métallique qui ouvre sur un jardin enchevêtré. Ils pénètrent dans la maison où d'un récit à l'autre, ils se croisent

« Ce n'était qu'une maison de mots, bâtie pour y loger mes personnages, et comment se fait-il que celui-là, que je n'avais pas convoqué, s'y soit installé, la rôdeuse, l'inconnue, son sillage, dans le parc, d'ombres froissées, à l'intérieur ses frôlements d'ailes aux carreaux des fenêtres et, tout à coup, les plis d'un rideau soulevés par sa main, brièvement, dans la pénombre, son regard à l'affût qui s'amuse et, entre ses lèvres, l'éclair patient de ses dents ? » (LA MAISON)

« Ce qui m'a plu dans cette maison ? C'est difficile à dire. Je l'ai vue, la première fois, de loin, à travers la grille. J'avais dû me tromper à un carrefour, prendre la mauvaise direction, je roulais depuis des heures sur des routes de plus en plus étroites, alors que j'aurais dû être arrivé depuis longtemps. J'ai traversé le village, le petit pont, de l'autre côté la route obliquait à gauche pour suivre la rivière, devant moi s'ouvrait le chemin forestier que vous emprunterez tout à l'heure. Je m'y suis engagé. Je voulais m'arrêter un instant, me reposer et consulter la carte. J'ai longé le mur, je me suis garé devant l'écriteau qui annonçait que la propriété était à vendre. » (LE PIANISTE)

« Je rêve quelquefois qu'une femme entre. Elle marche dans le petit bois, franchit le ruisseau. Je l'observe de loin. Elle ne peut pas me voir. J'attends que le gravier roule sous ses pas. Alors seulement je me montre, j'avance à sa rencontre. Elle répond par un sourire à mon salut. Nous marchons l'un à côté de l'autre, sa main se pose sur mon épaule, me pousse en avant. Alors tout s'obscurcit et disparaissent la maison, le parc et le mur. » (LE PIANISTE)

« Il suffit sans doute de peu de choses, les mots qui conviennent disposés en bon ordre, pour que l'histoire cesse de se dérober, de s'égarer, qu'elle se déroule sans heurts jusqu'à la conclusion qui doit être la sienne, qui s'écrira d'elle-même, évidente, et ce sera notre histoire à laquelle je ne pourrai plus rien retrancher ni ajouter, de la justesse du début dépend celle de la fin et sa fin sera la mienne, aux mots vrais on ne peut se soustraire. » (LA GRAVURE)

Le Livre d'Aimée (2002)

Au cœur de l'histoire, une petite fille en robe bleue, Aimée, la mal-aimée, celle qui est de trop et que sa mère confie aux bonnes sœurs. Livrée à la solitude, réfugiée dans les livres, Aimée affronte tous les désenchantements. Elle devient bientôt l'héroïne d'une mystérieuse bande dessinée, "Le Livre d'Aimée", qu'une étrangère achète dans une librairie... En partance pour nulle part, l'étrangère se réfugie quelque temps dans un village de montagne, avec pour seul bagage, la bande dessinée.

« J'attends de comprendre ce qui l'a amenée ici, dans ce village de montagne, pourquoi elle tourne en rond comme si elle ne voulait pas s'éloigner trop, se disperser... »

Et je ne connais pas toujours la raison ni le sens de mes rêves. Le Livre d'Aimée est ouvert sur ses genoux, sa main oubliée sur une page. »

Et c'est au tour du narrateur de prendre la parole : *« Elle n'est qu'un de mes personnage, mais plus opaque que d'autres, l'ombre d'un rêve plus secret, plus obscur. Je voudrais l'abandonner, qu'elle cède la place à d'autres personnages qui sauraient m'entraîner avec eux dans leur histoire. Mais chaque fois que je viens ici, c'est elle que je retrouve, d'abord son visage zébré par la pluie, confus, ensuite cette silhouette en manteau sombre, une main autour du col, les rues de ce village et les chemins qui l'entourent. Elle refuse de s'en aller, mais elle ne fait rien pour m'aider, immobile, le regard fixé sur les flammes, indifférente ou amusée. »*

De l'autre côté (1990)

*« Composé de sept nouvelles, **De l'autre côté** s'attache à ces instants où l'ordonnance toujours fragile d'une existence se défait brusquement, où il suffit d'un faux pas, d'une très légère perte d'équilibre pour l'arracher au cadre rassurant de la vie quotidienne. Le recueil est dominé par une nouvelle qui donne son titre au recueil, **De l'autre côté** décrit sobrement la terrible relation entre deux femmes... »*

Par accident, une femme écrase une petite fille... Et c'est le début de l'horreur, vécue. Elle rencontre la mère de la petite fille. Les rencontres se font régulières, puis insistantes, jusqu'au jour où : « Elle est venue me chercher un soir. Je l'ai suivie. Le trajet jusque chez moi m'effrayait chaque jour davantage. Bientôt elle est venue chaque soir. J'étais assise dans sa voiture, ensuite chez elle. J'essayais de manger ce qu'elle avait mis dans mon assiette. Sa voix était aigue. J'aurais voulu qu'elle se taise. Je cherchais les mots pour lui demander de se taire, sans la vexer, lui faire comprendre que sa voix était tout simplement trop aigue, mais je n'étais pas capable de réfléchir, je cachais mes mains sous la nappe parce qu'elles tremblaient. Elle me reconduisait à la nuit, je ne dormais pas, j'entendais encore sa voix, et ce mot, Véronique, qu'elle prononçait sans cesse, Véronique, ce mot acéré comme une flèche qui braillait dans l'obscurité avant de venir se planter dans ma peau. »

Et en... fin « Véronique s'éloigne peu à peu. J'ai jeté son portrait. Elle et sa mère ont-elles existé ? Je ne le sais pas. Ici, les noms, les actes et leurs traces se confondent. Ici, de l'autre côté, il n'y a plus d'obstacles. Déjà la ville se dresse devant moi. Une rue en pente raide, parfois remplacée par des escaliers. Je marche sur les pavés, gravis les marches. En haut la porte est ouverte, d'où provient l'aveuglante lumière. J'en franchis le seuil et, lourde de joie, je me couche sur les dalles fraîches. »

Dans un instant regroupe dix nouvelles, pour la plupart, publiées séparément dans diverses revues ou sur différents sites Internet. Récits décousus, tranches de vie, qui doivent être réorganisées par le lecteur. **Les Géraniums roses** traite plus que d'un simple vol de géraniums, mais bien de la perte et de l'absence, car «*on dit que le temps efface les peines, ce n'est pas vrai, il nous apprend seulement l'art d'une navigation prudente*». **Exils** évoque des rencontres simples, mais non moins formidables. Dans **La mariée**, une robe jonchant le sol ravive l'échec amoureux du narrateur au fil d'une vie qui s'étire.

Dans un instant nous imprègne de ses thèmes favoris, la filiation, la vieillesse, la fragilité intérieure.

« Distraitemment, inlassablement ses doigts s'égarèrent dans la fourrure du chat qui ronronnait de toutes ses forces, peut-être aussi parce qu'il comprenait que ce qui ralentissait sa main, lui donnait cette surprenante inconsistance, c'était le silence d'ici, qui ne ressemblait pas à celui d'autrefois, dans les heures calmes de l'après-midi, confortable alors, accueillant. Elle était restée longtemps assise à côté de lui, dans la pénombre, dans la nuit. Elle pensait aux pièces vides, à l'appartement qu'elle avait dû quitter parce qu'elle ne pouvait plus en payer le loyer. Elle pensait à d'autres maisons, à celle de son enfance, un jour d'été. Maintenant elle était ici. »

« Le chat ne s'attarde pas. Il sait où il va. Ils traversent des villages. Des gens les saluent, des enfants la bousculent en jouant. Son chignon s'est défait, des mèches volent autour de ses yeux. Est-ce qu'elle dort ? Elle est assise au pied d'un arbre. Il est là, il la regarde. Son museau posé bien à plat sur ses pattes allongées devant lui, il sourit, à la manière des chats, les moustaches étoilées, les amandes de ses yeux étirées sur un éclat de plaisir. »

Dans un instant, dès qu'elle se sentira moins fatiguée, ils se remettront en route. Elle entend déjà le parquet grincer sous les pas de la voisine. Des rires peinent à traverser les murs. La rumeur de la ville sombre sur ses paupières. Dans un instant, elle n'est qu'assoupie, elle se lèvera, ouvrira la fenêtre. Ce sera l'été. Il fera beau. Elle attendra. Leur venue est imprévisible. Elle est seule, dans sa chambre d'enfant, un jour d'été. **Dans un instant**, une main prendra la sienne. Puisqu'elle connaît le chemin mieux que personne, elle la suivra les yeux fermés. »

LE LIVRE ou... les pages mouillées par la pluie d'un volume retrouvé tout près de barbelés par un homme désespéré et qui rappellent que la littérature n'est qu'une trêve parmi les horreurs de l'Histoire.

« Le vent se glissait entre les pages, les soulevait en les séparant, parfois en détachait quelques-unes qui, dressées un instant, hésitaient, quand il se retirait, avant de retomber lentement, en attendant qu'il revienne, et c'était comme une respiration, mais incertaine, souvent interrompue, une respiration précaire, brusquement saccadée, et il semblait alors que les pages allaient enfin se tourner... »

« Il avait déposé le livre sur ses genoux quand une première goutte est tombée aussitôt suivie de toutes les autres. Et il a été heureux de sentir qu'elle emportait la fatigue qui, depuis le départ de son fils, n'avait cessé de s'alourdir, de peser sur chacun de ses gestes, sur ses épaules et sa poitrine... »

« La pluie était abondante et calme. Les gouttes avaient d'abord ruisselé sur les pages, mais plus tard le papier les avait absorbées. Et maintenant le livre, ouvert sur ses genoux, comme un carré de terre desséchée, buvait la pluie qui allait le pénétrer lentement, profondément, se répandre de page en page entre les mots, leur encre diluée, leurs contours brouillés, leurs liens dénoués, le délivrant, comme lui de sa peine et de sa fatigue, de tous ces mots inutiles puisque, tissés par les hommes depuis si longtemps... »

Geneviève Erard